

## CORRESPONDANCE EUROPÉENNE

Paris, le 18 avril 1877.

La Russie, qui brûlait du désir d'utiliser ses masses de soldats, tenus depuis plus d'une année sur le pied de guerre, pour se faire rembourser de ses frais par la Turquie, soit par une indemnité pécuniaire, ou par une tranche de l'empire ottoman, la Russie, dis-je, vient d'acculer la Porte et a fait *échec et mat* à la diplomatie européenne.

Toute l'Europe connaît l'appétit du Russe. Tant que l'empire moscovite ne s'est agrandi que du côté de l'Asie centrale, on l'a laissé faire. C'est pour faire pardonner à la Russie les œillades de convoitises qu'elle jetait du côté du Bosphore, que le général Ignatieff a travaillé d'abord à faire signer par les grandes puissances le protocole de Londres. Mais pour bien arriver à ses fins, l'ambassadeur russe a fait exclure l'ambassadeur turc des conférences, et il a rédigé un document où la Russie se donne le beau rôle et où tout l'odieux retombe sur la Turquie absente. On sait comment il a réussi.

Naturellement, le Turc, qui est fier autant que fanatique, a refusé de consentir aux exigences de ce protocole. La Russie, qui avait tout préparé pour ce dénouement, joue la surprise et dit à l'Europe, étonnée de ce refus : "Restez tranquille, je vous prie, je m'en vais donner une leçon à ces coquins de Musulmans. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas intervenir ; je me charge seule de faire respecter le protocole." Et voilà comment la guerre va se déclarer entre les deux grandes puissances orientales.

Il n'est pas possible de prévoir jusqu'où cette catastrophe s'étendra, ni quelles nations se trouveront emportées par ce tourbillon de fer, de feu et de sang. La Turquie se lève en masse au nom d'Allah, et tous les Musulmans sont enthousiasmés pour faire la *guerre sainte* aux Moscovites.

Le théâtre de la guerre sera autant l'Asie que l'Europe, s'il est vrai que la Perse ait fait alliance avec la Russie, en considération de certaines promesses. D'un autre côté, les tribus tartares, que la Russie a conquises pendant ces dernières années, vont profiter de l'occasion pour revendiquer leur indépendance.

Mais la Turquie a plusieurs épines, à l'intérieur et sur ses frontières, qui ne laissent pas que d'être très-inquiétantes, même en temps ordinaire ; que sera-ce donc, en guerre avec la Russie ! Les Monténégrins qui la harcèlent, les Serbes qui veulent une revanche, les Méridites soulevés, les Roumains qui refusent le passage aux troupes turques sur leur territoire tandis qu'ils le permettent aux Russes, et l'île de Crète, qui, encore une fois, se soulève pour chasser les Turcs et retourner à la Grèce !

Si le Kédhiv d'Égypte, le Bey de Tunis et les Musulmans des Indes et d'Arabie ne viennent pas à la rescousse de la Turquie, il est à craindre que la Russie n'ait la partie facile et n'écrase le Turc, déjà épuisé par les révoltes des chrétiens à l'intérieur.

La conséquence d'une victoire russe serait terrible pour les populations bulgares et chrétiennes actuellement soumises à la domination turque. Les massacres de chrétiens dans tout l'empire ottoman recommenceraient avec fureur. Les Bashi-Bouzkous ont déjà, paraît-il, reçu le mot d'ordre. C'est justement ces massacres, aussi cruels qu'inutiles, de ses sujets chrétiens, qui éloigneront de la Turquie les sympathies de l'Europe, qui aujourd'hui semble disposée à regarder cette lutte orientale en simple spectatrice.

La presse étrangère, et, parmi les journaux de France, le *Journal des Débats*, reconnaissent cependant que la responsabilité de la présente situation retombe sur la Russie, qui a manœuvré de façon à se ménager, en apparence, le rôle de vengeresse des chrétiens orientaux, en mettant la Turquie dans l'impossibilité de consentir à ses conditions sans abdiquer toute prétention à faire respecter l'honneur de son pavillon et à conserver son indépendance nationale.

La guerre, dans tous les cas, ne peut commencer sérieusement avant quelques semaines, vu la distance que les Russes ont à franchir pour atteindre le Danube et envahir la Turquie proprement dite. Les Turcs garderont probablement la défensive. La dernière lueur d'espoir repose sur M. Layard, l'ambassadeur anglais à Constantinople, qui est en route pour cette ville. S'il peut réussir à faire céder le Divan, les Russes désarmeront et s'en retourneront avec leur *petit bonheur*. Mais cela est fort douteux, et lorsque ma lettre vous arrivera, je crois bien que le canon aura déjà fait entendre sa grande voix. La Turquie a l'avantage sur la Russie, quant à la marine militaire, mais la Russie peut tout de suite mettre 500,000 hommes en campagne pour rencontrer 350,000 Turcs. D'un autre côté, ceux-ci sont peut-être mieux armés et commandés que leurs adversaires. C'est la dixième guerre, de puis deux siècles, que la Turquie et la Russie se seront faites.

Les journaux français commencent à faire circuler la rumeur de l'ajournement probable de l'Exposition universelle de 1878, au cas où les affaires européennes se compliqueraient. Il est bien évident que si l'Autriche prend part à la guerre, il ne saurait guère y avoir d'exposition. Car l'Allemagne ayant refusé officiellement d'envoyer ses produits à Paris en 1878, la Russie, la Turquie et les principautés danubiennes étant en guerre, la Grèce et l'Italie sur le *qui-vive*, il ne resterait que les pays de l'ouest de l'Europe en paix, et il est vraisemblable que ces pays seraient plus occupés de fondre des canons et d'expédier des munitions aux combattants, qu'à faire des dentelles ou des pièces d'orfèvrerie pour l'Exposition de Paris. Espérons cependant que la providence enverra un grain de sagesse et de bon sens au Czar et au Sultan, pour qu'ils renoncent et nous donnent la paix.

Les travaux du Trocadéro sont très-avancés, et ceux du palais, des kiosques et des galeries des beaux-arts, au Champ-de-Mars, sont aussi sortis de terre d'une vingtaine de pieds.

Nous avons fait notre visite aux Catacombes de Paris, comme je vous l'annonçais dans ma dernière lettre. Nous étions près de trois cents visiteurs pour faire cette descente, tous pourvus de bougies. Nous avons parcouru, à soixante pieds sous terre, les immenses galeries qui s'étendent de la place d'Enfer à Mont-Souris. Les Catacombes ne portent ce nom que depuis le milieu du siècle dernier, époque où l'on transforma les carrières, abandonnées depuis longtemps, en ossuaire, pour recevoir les dépouilles des cimetières de Paris, qui y furent transportées alors.

Les galeries et couloirs sont étroits et pavés en maçonnerie jusqu'aux grandes galeries, où commence l'ossuaire. De chaque côté, sur le parcours, qui a près d'un mille de longueur, avec des embranchements à droite et à gauche, sont cordés symétriquement les ossements de quatre à cinq millions de squelettes qui y ont été transportés. Les crânes démolés forment la corniche de cette muraille funèbre. De temps à autre, les *artistes*, chargés du soin de décorer ces *murs*, ont fait, avec des crânes, des fémurs, des tibias, des dessins et des figures représentant des croix, des arabesques de fantaisie, etc., *tout à fait réussis*.

Parmi ces millions d'ossements que l'on frôle en marchant, à la lueur blafarde de nos bougies, se trouvent des restes de rois, de généraux, de princes et d'ancêtres peut-être de beaucoup de curieux qui les touchent en ce moment sans y songer.

La dépouille mortelle de Gilbert, le poète malheureux, se trouve exposée parmi ces ossements, et une plaque en marbre rappelle aux passants sa mémoire. Sur cette plaque sont gravés ces vers, tirés de la dernière élégie de Gilbert :

— Au banquet de la vie infortuné convive,  
J'apparus un jour et je meurs :  
Je meurs ! et sur la tombe où lentement j'arrive,  
Nul ne viendra verser des pleurs.

Le poète ne croyait pas dire aussi vrai peut-être, surtout s'il entendait par tombe un asile au cimetière, à l'ombre d'un saule pleureur, avec un petit terre émaillé de fleurs, comme les cimetières de Paris en

sont remplis, embellis par la piété des survivants. Il faut une permission de l'ingénieur en chef de la ville de Paris pour descendre dans les Catacombes, et la descente se fait deux fois par année, sous sa conduite, lorsqu'il y a assez de visiteurs d'inscrits. Gilbert avait donc raison : "nul ne viendra verser des pleurs" (sans permission) !

C'est empoignant tout de même, lorsque l'on passe devant l'endroit où sont les restes de l'infortuné poète, et qu'on y lit son dernier adieu : plus d'un qui n'était pas venu pour cela, j'en suis sûr, lui donne un regret, lui accorde une prière, et verse plus d'une larme en se rappelant son histoire.

Je n'ai jamais revu le soleil avec autant de plaisir qu'en sortant de cette immense galerie funèbre. Vraiment, j'aime mieux les galeries du Louvre.

M. Thiers, le *petit bourgeois*, l'illustre homme d'état français, vient, lui aussi, d'atteindre sa quatre-vingtième année, le 15 avril courant ; quelques jours seulement le séparent de son *ami* Guillaume Ier. M. Thiers se porte à merveille, et détail pueril, si vous le voulez, mais qui peint l'homme d'ordre et d'habitude régulière, M. Thiers se rase lui-même tous les matins. Il repasse son rasoir lui-même, et se rase d'une main qui n'a jamais tremblé. Son *ami*, le général Manteuffel, lui a écrit une lettre de félicitations, à l'occasion de cet heureux anniversaire.

Les royalistes de France, et ils sont nombreux, agitent une question qui, si elle réussit, sera le plus éclatant triomphe de la paix sur la guerre. Il s'agirait de racheter de l'Allemagne la Lorraine, pour l'offrir au comte de Chambord, qui, s'il n'est pas déjà sur le trône en 1880, à l'expiration du septennat de MacMahon, l'offrira alors à la France, comme son cadeau de rentrée.

Cela coûtera quelques millions, bien sûr, et peut-être, si l'Allemagne consent à cette transaction, y mettra-t-elle le prix ; mais les légitimistes sont généralement riches et paraissent disposés à *se fonder*. Il y a longtemps qu'ils n'ont fait quelque chose pour leur roi, et cette combinaison assurerait à Henri V l'appui et l'acclamation de la France honorée. Je ne sais pas ce que les Bonapartistes, qui ont perdu cette même Lorraine, l'Alsace, des milliers de soldats et des milliards d'argent, pourraient offrir à la France, outre le suffrage universel, pour balancer le cadeau du comte de Chambord. Si ce projet réussit, les républicains seront les premiers à applaudir, et M. Jules Simon à accepter un portefeuille dans le cabinet d'Henri V. *Future will tell*.

Tandis qu'ils y sont, les royalistes, s'ils rachetaient le Canada-français à l'Angleterre, pour le réunir à la couronne française, hein ! C'est pour le coup que les employés de la Corporation de Montréal parleraient français !

À propos de la Corporation de Montréal, il nous arrive des échos des débats économiques dont nos édiles font retentir l'enceinte de la salle du Conseil-de-ville. Retraitement ici, coupeure là, réduction dans le budget du département des chemins, etc., mais augmentation nulle part. Comme contribuable, je demande la permission de dire un mot à plusieurs de mes amis qui ont l'honneur de représenter la cité au Conseil-de-ville.

Ce n'est pas quand une ville est sur le chemin des embellissements, de l'agrandissement et de l'assainissement, que l'on doit enrayer le mouvement progressif dans lequel elle est entrée. Il faut, au contraire, aider, par tous les moyens possibles, le développement de ses travaux d'utilité qui doivent la signaler aux regards de l'étranger, et la faire aimer par ceux qui l'habitent. Il n'y a pas d'argent gaspillé dans les travaux publics d'utilité première, bien dirigés, et pour les travaux d'embellissement, l'argent que l'on croit jeter par les fenêtres rentre de suite par les portes.

La position exceptionnelle de Montréal devrait en faire un bijou de cité. Il est vrai qu'il reste à créer bien des choses avant que l'étranger ne remarque notre ville,

autrement que pour sa situation. Eh bien ! créez, bâtissez, élargissez, creusez, canalisez surtout. Mais... l'argent ? direz-vous. L'argent ! la loi vous donne le pouvoir d'en prélever par taxes spéciales ou autrement ; mais de grâce, revisez votre système de taxation. Augmentez les uns, et diminuez les autres.

C'est à Paris que l'on peut faire une étude spéciale des systèmes de taxes directes et indirectes. Je me souviens de m'être souvent plaint des timbres apposés, une fois l'an, sur les polices d'assurance, au Canada ! Croiriez-vous qu'à Paris, on timbre le reçu que l'on me donne pour ma pension à l'hôtel, tous les jours, on timbre le reçu de la pension de mes enfants dans les pensionnats, on timbre jusqu'au billet de théâtre que vous prenez pour la représentation du soir. Et le capital donc, et les gros revenus, et les sociétés financières et industrielles ! Tout ne retombe pas, comme à Montréal, sur la propriété foncière.

Tenez, prenez les cochers de Paris ; il y a plus de douze mille cochers numérotés, sur les places publiques et dans les gares de chemin de fer. Entre nous, les voitures de place sont à peu près, avec les alimettes (timbrées aussi, pourtant), les seuls articles un peu à bon marché à Paris. Or, les cochers, qui vous chargent trente sous pour une course, de n'importe quel endroit à un autre, en dedans des murs, et autant que la voiture peut contenir de voyageurs ; les cochers, dis-je, paient des taxes énormes à la ville de Paris, comparativement à nos cochers de Montréal, qui, cependant, sont bien ceux qui détruisent et se servent le plus de nos rues mal macadamisées.

Un cocher paie, pour une voiture à un cheval, un franc par jour de taxe, pour circuler dans les rues de Paris, soit trois cent soixante-cinq francs l'an, plus un franc à la Xante, soit un total de trois cent quatre-vingt-quinze francs de taxes municipales, soit soixante et dix-neuf dollars par année. Et ils ne se plaignent pas, mais ils ont le droit d'être exigeants et ne se gênent pas de réclamer le bon entretien des rues. Ils paient pour cela. Aussi les rues sont superbes. Il faut voir ces grandes avenues, ces larges boulevards, pavés en asphalte, sur lesquels les voitures roulent comme sur des tapis de velours, et qui ne font ni boue ni poussière.

La compagnie générale des Asphaltes, qui est seule concessionnaire pour la France, exposait, la semaine dernière, au palais de l'Industrie, au concours Hippique, des échantillons de ses produits. J'avais vu faire des rues et des trottoirs, et je questionnais l'employé chargé de représenter la compagnie, sur la durabilité de ces pavages en asphalte dans les pays froids. L'employé me répondit que la compagnie garantissait ses travaux contre la gelée.

J'étais bien surpris de voir sur la rue des Tuileries, que l'on fait en ce moment, poser l'asphalte, et un quart-d'heure après, le public passer dessus, piétiner, sans qu'il y parût. C'était dur comme du bois déjà, et prêt à servir.

On emploie deux modes différents pour les rues et pour les trottoirs. Pour les trottoirs, c'est l'asphalte coulé, et pour les rues, l'asphalte comprimé. Pour faire un trottoir, on nivelle d'abord le terrain, on le couvre d'un fond de cailloux, qu'on revêt d'une couche de béton et de mortier, sur lequel on étend enfin l'asphalte chaud, bouillant, qu'avec des truelles en bois on étend à l'épaisseur voulue, et sur lequel on saupoudre, ou jette à la volée, quelques poignées de sable gravier, lavé, séché et tamisé, etc... c'est fini. Un quart d'heure après, au plus, le public y passe et y passera des années sans le détériorer.

Pour les rues, on passe d'abord le rouleau pour bien durcir le fond ; puis on étend les lits de cailloux de fond et de bétons ; enfin, on passe, comme pour les trottoirs, une couche d'asphalte coulé, et pardessus ce bitume minéral, on applique le mastic Scyssel (nom de la mine) broyé en poudre et chauffé à cent soixante et dix degrés. Des manoeuvres étendent cette poudre chaude, et, avec des *masses* en fer, la foulent et la